

AVERTISSEMENT : Ces extraits de lectures sont destinés à attirer l'attention sur des ouvrages que nous avons remarqués. Ils tentent de donner un fil conducteur parmi ceux proposés par l'auteur. Nous indiquons, soit en changeant de paragraphe, soit par l'indication (...) le fait d'avoir omis un passage, court ou long. Bien évidemment, nous incitons le lecteur à retrouver le texte intégral et acquérir l'ouvrage, ne serait-ce que par esprit de soutien et de solidarité.

Pierre Bourdieu
La domination masculine
Seuil 1998

Ch 1 Une image grossie

La division entre les sexes paraît être dans « l'ordre des choses », comme on dit parfois pour parler de ce qui est normal, naturel, au point d'en être inévitable : elle est présente à la fois, à l'état objectivé, dans les choses (dans la maison par exemple, dont toutes les parties sont « sexuées », dans tout le monde social et, à l'état incorporé, dans les corps, dans les habits des agents, fonctionnant comme systèmes de schèmes de perception, de pensée et d'action.

La force de l'ordre masculin se voit au fait qu'il se passe de justification : la vision androcentrique s'impose comme neutre et n'a pas besoin de s'énoncer dans des discours visant à la légitimer. L'ordre social fonctionne comme une immense machine symbolique tendant à ratifier la domination masculine sur laquelle il est fondé.

Lorsque les dominés appliquent à ce qui les domine des schèmes qui sont le produit de la domination, ou, en d'autres termes, lorsque leurs pensées et leurs perceptions sont structurées conformément aux structures mêmes de la relation de domination qui leur est imposée, leurs actes de *connaissance* sont, inévitablement, des actes de *reconnaissance*, de soumission. Mais pour étroite que soit la correspondance entre les réalités ou les processus du monde naturel et les principes de vision et de division qui leur sont appliqués, il y a toujours place pour une *lutte cognitive* à propos du sens des choses du monde et en particulier des réalités sexuelles.

Ainsi, la définition sociale des organes sexuels, loin d'être un simple enregistrement de propriétés naturelles, directement livrées à la perception, est le produit d'une construction opérée au prix d'une série de choix orientés ou, mieux, au travers de l'accentuation de certaines différences ou de la scotomisation de certaines similitudes (scotomiser = mettre à l'écart du champ de conscience une partie importante et souvent méconnue de la réalité psychologique individuelle).

Jusqu'à la Renaissance, on ne dispose pas de terme anatomique pour décrire en détail le sexe de la femme que l'on se représente comme composé des mêmes organes que celui de l'homme, mais organisés autrement (...) Les anatomistes du début du XIX^e siècle (Virey

notamment), prolongeant le discours des moralistes, tentent de trouver dans le corps de la femme la justification du statut social qu'ils lui assignent au nom des oppositions traditionnelles entre l'intérieur et l'extérieur, la sensibilité et la raison, la passivité et l'activité. Et il suffirait de suivre l'histoire de la « découverte » du clitoris telle que la rapporte Thomas Laqueur, en la prolongeant jusqu'à la théorie freudienne de la migration de la sexualité féminine du clitoris au vagin, pour achever de convaincre que, loin de jouer le rôle fondateur qu'on leur assigne parfois, les différences visibles entre les organes sexuels masculin et féminin sont une construction sociale qui trouve son principe dans les principes de division de la raison androcentrique, elle-même fondée dans la division des statuts sociaux assignés à l'homme et à la femme.

La femme, qui, en Kabylie, se tient à l'écart des lieux publics, doit en quelque sorte renoncer à faire un usage public de son regard (elle marche en public les yeux baissés vers ses pieds) et de sa parole (le seul mot qui lui convienne est « je ne sais pas », antithèse de la parole virile qui est affirmation décisive, tranchée, en même temps que réfléchie et mesurée).

Dessus ou dessous, actif ou passif, ces alternatives parallèles décrivent l'acte sexuel comme un rapport de domination. Posséder sexuellement, comme en français « baiser » ou en anglais « to fuck », c'est dominer au sens de soumettre à son pouvoir, mais aussi tromper, abuser ou, comme nous disons, « avoir » (tandis que résister à la séduction, c'est ne pas se laisser tromper, ne pas « se faire avoir »).

Une sociologie politique de l'acte sexuel ferait apparaître que, comme c'est toujours le cas dans une relation de domination, les pratiques et les représentations des deux sexes ne sont nullement symétriques. Non seulement parce que les filles et les garçons ont, jusque dans les sociétés euro-américaines d'aujourd'hui, des points de vue très différents sur la relation amoureuse, le plus souvent pensée par les hommes dans la logique de la conquête (notamment dans les conversations entre amis, qui font une grande place à la vantardise à propos des conquêtes féminines), mais parce que l'acte sexuel lui-même est conçu par les hommes comme une forme de domination, d'appropriation, de « possession ». De là l'écart entre les attentes probables des hommes et des femmes en matière de sexualité – et les malentendus, liés à de mauvaises interprétations des « signaux », parfois délibérément ambigus, ou trompeurs, qui en résultent. A la différence des femmes, qui sont socialement préparées à vivre la sexualité comme une expérience intime et fortement chargée d'affectivité qui n'inclut pas nécessairement la pénétration mais qui peut englober un large éventail d'activités (parler, toucher, caresser, étreindre, etc), les garçons sont inclinés à « compartimenter » ma sexualité, conçue comme un acte agressif et surtout physique de conquête orienté vers la pénétration et l'orgasme (...° On peut inférer d'une série d'entretiens que des pratiques apparemment symétriques (comme la fellatio et le cunnilingus) tendent à revêtir des significations très différentes pour les hommes (enclins à y voir des actes de domination, par la soumission et la jouissance obtenue) et pour les femmes. La jouissance masculine est, pour une part, jouissance de la jouissance féminine, de pouvoir faire jouir : ainsi Catharine MacKinnon a sans doute raison de voir dans la « simulation de l'orgasme » (faking orgasm), une attestation exemplaire du pouvoir masculin de rendre l'interaction entre les sexes conforme à la vision des hommes, qui attendent de l'orgasme féminin une preuve de leur virilité et la jouissance assurée par cette forme suprême de soumission. De même, le harcèlement sexuel n'a pas toujours pour fin la possession sexuelle qu'il semble poursuivre exclusivement : il arrive qu'il vise la possession tout court, affirmation pure de la domination à l'état pur.

On sait que, en nombre de sociétés, la possession homosexuelle est conçue comme une manifestation de « puissance », un acte de domination (exercée comme telle, en certains cas, pour assurer la supériorité en « féminisant ») et que c'est à ce titre que chez les Grecs, elle voue celui qui la subit au déshonneur et à la perte du statut d'homme accompli et de citoyen tandis que, pour un citoyen romain, l'homosexualité « passive » avec un esclave est perçue comme quelque chose de « monstrueux ». De même encore, selon John Boswell, « pénétration et pouvoir étaient au nombre des prérogatives de l'élite dirigeante masculine ; céder à la pénétration était une abrogation symbolique du pouvoir et de l'autorité ».

Nancy M. Henley montre comment on enseigne aux femmes à occuper l'espace, à marcher, à adopter des positions du corps convenables. Frida Haug a aussi essayé de faire resurgir (par une méthode appelée *memory work* visant à évoquer des histoires d'enfance, discutées et interpellées collectivement) les sentiments liés aux différentes parties du corps, aux dos qu'il faut tenir droits, aux ventres qu'il faut rentrer, aux jambes qu'il ne faut pas écarter, etc., autant de postures qui sont chargées d'une signification morale (tenir les jambes écartées est vulgaire, avoir un gros ventre atteste un manque de volonté, etc) (...) Les femmes restent enfermées dans une sorte d'*enclos invisible* (dont le voile n'est que la manifestation visible) limitant le territoire laissé aux mouvements et aux déplacements de leur corps (alors que les hommes prennent plus de place avec leur corps, surtout dans les espaces publics). Cette sorte de *confinement* symbolique est assuré pratiquement par leur vêtement qui (c'était encore plus visible à des époques plus anciennes) a pour effet, autant que de dissimuler le corps, de le rappeler continuellement à l'ordre (la jupe remplissant une fonction tout à fait analogue à la soutane des prêtres), sans avoir besoin de rien prescrire ou interdire explicitement (« ma mère ne m'a jamais dit de ne pas tenir mes jambes écartées ») : soit qu'il contraigne de diverses manières les mouvements, comme les talons hauts ou le sac qui encombre constamment les mains, et surtout la jupe qui interdit ou décourage toutes sortes d'activités (la course, diverses façons de s'asseoir, etc) soit qu'il ne les autorise qu'au prix de précautions constantes, comme chez ces jeunes femmes qui tirent sans cesse sur une jupe trop courte, s'efforcent de couvrir de leur avant-bras un décolleté trop ample ou doivent faire de véritables acrobaties pour ramasser un objet en maintenant les jambes serrées (...) Et les poses ou les postures relâchées, comme le fait de se balancer sur son siège ou de mettre les pieds sur le bureau, que s'accordent parfois les hommes – de haut statut-, au titre d'attestation de pouvoir ou, ce qui revient au même, d'assurance, sont à proprement parler impensables pour une femme.

A ceux qui objecteraient que nombre de femmes ont rompu aujourd'hui avec les normes et les formes traditionnelles de la retenue et qui verraient dans la place qu'elles font à l'exhibition contrôlée du corps un indice de « libération », il suffit d'indiquer que cet usage du corps propre reste très évidemment subordonné au point de vue masculin (comme on le voit bien dans l'usage que la publicité fait de la femme, encore aujourd'hui, en France, après un demi-siècle de féminisme) : le corps féminin à la fois offert et refusé manifeste la disponibilité symbolique qui, comme nombre de travaux féministes l'ont montré, convient à la femme, combinaison d'un pouvoir d'attraction et de séduction connu et reconnu de tous, hommes et femmes, et propre à faire honneur aux hommes dont elle dépend ou auxquels elle est liée, et d'un devoir de refus sélectif qui ajoute à l'effet de « consommation ostentatoire » le prix de l'exclusivité.

Beaucoup de recherches ont mis en évidence la perspicacité particulière des dominés, notamment des femmes (et tout spécialement des femmes doublement ou triplement dominées, comme les femmes de ménage noires, évoquées par Judith Rollins dans *between Women*) : plus sensibles aux indices non verbaux (le ton notamment), que les hommes, les femmes savent mieux identifier une émotion représentée non verbalement et déchiffrer l'implicite d'un dialogue ; selon une enquête menée par deux chercheurs hollandais, elles sont capables de parler de leur mari avec beaucoup de détails, tandis que les hommes ne peuvent décrire leur femme qu'au travers de stéréotypes très généraux, valables pour « les femmes en général ».

Insuffisantes pour subvertir réellement le rapport de domination, elles (les stratégies symboliques que les femmes emploient contre les hommes) ont pour effet au moins de donner des confirmations à la représentation dominante des femmes comme être maléfiques, dont l'identité, toute négative, est constituée essentiellement d'interdits, bien faits pour produire autant d'occasions de transgression : c'est le cas notamment de toutes les formes de violence douce, presque invisible parfois, que les femmes opposent à la violence physique ou symbolique exercée sur elles par les hommes, depuis la magie, la ruse, le mensonge ou la passivité (dans l'acte sexuel notamment) jusqu'à l'amour possessif des possédés, celui de la mère méditerranéenne ou de l'épouse maternelle, qui victimise et culpabilise en se victimisant et en offrant l'infinité de son dévouement et de sa souffrance muette en don sans contre-don possible ou en dette inexpiable. Les femmes sont ainsi condamnées à apporter, quoi qu'elles fassent, la preuve de leur malignité et à justifier en retour les interdits et le préjugé qui leur assignent une essence maléfique –selon la logique, proprement tragique, qui veut que la réalité sociale que produit la domination vienne souvent confirmer les représentations dont elle se réclame pour s'exercer et se justifier.

La vision androcentrique est ainsi continûment légitimée par les pratiques mêmes qu'elle détermine.

Les dominés appliquent des catégories construites du point de vue des dominants aux relations de domination, les faisant ainsi apparaître comme naturelles. Ce qui peut conduire à une sorte d'auto-dépréciation, voire d'auto-dénigrement systématiques, visibles notamment, on l'a vu, dans la représentation que les femmes kabyles se font de leur sexe comme une chose déficiente, laide, voire repoussante (ou, dans nos univers, dans la vision que nombre de femmes ont de leur corps comme non conforme aux canons esthétiques imposés par la mode), et plus généralement, dans leur adhésion à une image dévalorisante de la femme.

Il suffit (...) de noter que les femmes qui se montrent les plus soumises au modèle « traditionnel » -en disant souhaiter un écart d'âge plus grand- se rencontrent surtout chez les artisans, les commerçants, les paysans et aussi les ouvriers, catégories dans lesquelles le mariage reste, pour les femmes, le moyen privilégié d'acquérir une position sociale (...° Ce qui tend à confirmer que, contrairement à la représentation romantique, l'inclination amoureuse n'est pas exempte d'une forme de rationalité qui ne doit rien au calcul rationnel ou, en d'autres termes, que l'amour est souvent pour une part *amor fati*, amour du destin social.

Les actes de connaissance et de reconnaissance pratiques de la frontière magique entre les dominants et les dominés que la magie du pouvoir symbolique déclenche, et par lesquels les dominés contribuent, souvent à leur insu, parfois contre leur gré, à leur propre domination en acceptant tacitement les limites imposées, prennent souvent la forme *d'émotions corporelles* – honte, humiliation, timidité, anxiété, culpabilité- ou de *passions* et de *sentiments* –amour,

admiration, respect- ; émotions d'autant plus douloureuses parfois qu'elles se trahissent dans des manifestations visibles, comme le rougissement, le tremblement, la colère ou la rage impuissante, autant de manières de se soumettre, fût-ce malgré soi et à *son corps défendant*, au jugement dominant, autant de façons d'éprouver, parfois dans le conflit intérieur et le clivage du moi, la complicité souterraine qu'un corps qui se dérobe aux directives de la conscience et de la volonté entretient avec les censures inhérentes aux structures sociales.

Les passions de l'habitus dominé (du point de vue du genre, de l'ethnie, de la culture ou de la langue), relation sociale somatisée, loi sociale convertie en loi incorporée, ne sont pas de celles que l'on peut suspendre par un simple effort de la volonté, fondé sur une prise de conscience libératrice. S'il est tout à fait illusoire de croire que la violence symbolique peut être vaincue par les seules armes de la conscience et de la volonté, c'est que les effets et les conditions de son efficacité sont durablement inscrits au plus intime des corps sous forme de dispositions.

Rappeler les traces que la domination imprime durablement dans les corps et les effets qu'elle exerce à travers elles, ce n'est pas apporter des armes à cette manière, particulièrement vicieuse, de ratifier la domination qui consiste à assigner aux femmes la responsabilité de leur propre oppression, en suggérant, comme on le fait parfois, qu'elles *choisissent* d'adopter des pratiques soumises (« les femmes sont leurs pires ennemies ») ou même qu'elles aiment leur propre domination, qu'elles « jouissent » des traitements qui leur sont infligés, par une sorte de masochisme constitutif de leur nature. Il faut admettre à la fois que les dispositions « soumises » dont on s'autorise parfois pour « blâmer la victime » sont le produit des structures objectives, et que ces structures ne doivent leur efficacité qu'aux dispositions qu'elles déclenchent et qui contribuent à leur reproduction.

(...) Peut-être faut-il voir dans la circulation sadienne qui, comme le dit Anne-Marie Dardigna, fait « du corps féminin, à la lettre, un objet évaluable et interchangeable, circulant entre les hommes au même titre qu'une monnaie », la limite, désenchantée ou cynique, de la circulation lévi-straussienne qui, sans doute rendue possible par le désenchantement (dont l'érotisme est un aspect) associé à la généralisation des échanges monétaires, porte au grand jour la violence sur laquelle repose, en dernière analyse, la circulation légitime des femmes légitimes.

Comme les dispositions à la soumission, celles qui portent à revendiquer et à exercer la domination ne sont pas inscrites dans une nature et elles doivent être construites par un long travail de socialisation, c'est-à-dire, comme on l'a vu, de différenciation active par rapport au sexe opposé. L'état d'homme au sens de *vir* implique un devoir-être, une *virtus*, qui s'impose sur le mode du « cela va de soi », sans discussion. Pareil à la noblesse, l'honneur –qui s'est inscrit dans le corps sous la forme d'un ensemble de dispositions d'apparence naturelle, souvent visibles dans une manière particulière de se tenir, de tenir son corps, un port de tête, un maintien, une démarche, solidaire d'une manière de penser et d'agir, un ethos, une croyance, etc. –*gouverne* l'homme d'honneur, en dehors de toute contrainte externe.

Le privilège masculin est aussi un piège et il trouve sa contrepartie dans la tension et la contention permanentes, parfois poussées jusqu'à l'absurde, qu'impose à chaque homme le devoir d'affirmer en toute circonstance sa virilité. (...) la virilité est en effet à l'épreuve d'une forme plus ou moins masquée de jugement collectif, à l'occasion des rites de défloration de la mariée, mais aussi à travers les conversations féminines qui font une grande place aux choses

sexuelles et aux défaillances de la virilité. La ruée qu'a suscitée, en Europe et aux Etats-Unis, l'apparition, au début de 1998, de la pilule Viagra atteste, avec nombre d'écrits de psychothérapeutes et de médecins, que l'anxiété à propos des manifestations physiques de la virilité n'a rien d'un particularisme exotique.

Par opposition à la femme, dont l'honneur, essentiellement négatif, ne peut qu'être défendu ou perdu, sa vertu étant successivement virginité et fidélité, l'homme « vraiment homme » est celui qui se sent tenu d'être à la hauteur de la possibilité qui lui est offerte d'accroître son honneur en cherchant la gloire et la distinction dans la sphère publique.

Tout concourt ainsi à faire de l'idéal impossible de virilité le principe d'une immense vulnérabilité. C'est elle qui conduit, paradoxalement, à l'investissement, parfois forcé, dans tous les jeux de violence masculins, tel dans nos sociétés les sports, et tout spécialement tous ceux qui sont les mieux faits pour produire les signes visibles de la masculinité, et pour manifester et aussi éprouver les qualités dites viriles, comme les sports de combat.

Comme l'honneur –ou la honte, son envers, dont on sait que, à la différence de la culpabilité, elle est éprouvée *devant les autres* -, la virilité doit être validée par les autres hommes, dans sa vérité de violence actuelle ou potentielle, et certifiée par la reconnaissance de l'appartenance au groupe des « vrais hommes ».

Certaines formes de « courage », celles qu'exigent ou reconnaissent les armées ou les polices (et tout spécialement les « corps d'élite ») et les bandes de délinquants, mais aussi, plus banalement, certains collectifs de travail –et qui, dans les métiers du bâtiment en particulier, encouragent ou contraignent à refuser les mesures de prudence et à dénier ou à défier le danger par des conduites de bravade responsables de nombreux accidents-, trouvent leur principe, paradoxalement, dans la *peur* de perdre l'estime ou l'admiration du groupe, de « perdre la face » devant les « copains », et de se voir renvoyer dans la catégorie typiquement féminine des « faibles », des « mauviettes », des « femmelettes », des « pédés », etc. Ce que l'on appelle « courage » s'enracine ainsi parfois dans une forme de lâcheté : il suffit, pour en convaincre, d'évoquer toutes les situations où, pour obtenir des actes tels que tuer, torturer ou violer, la volonté de domination, d'exploitation ou d'oppression s'est appuyée sur la crainte « virile » de s'exclure du monde des « hommes » sans faiblesse, de ceux que l'on appelle parfois des « durs » parce qu'ils sont durs pour leur propre souffrance et surtout pour la souffrance des autres – assassins, tortionnaires et petits chefs de toutes les dictatures et de toutes les « institutions totales », même les plus ordinaires, comme les prisons, les casernes ou les internats-, mais également, nouveaux patrons de combat qu'exalte l'hagiographie néo-libérale et qui, souvent soumis, eux aussi, à des épreuves de courage corporel, manifestent leur maîtrise en jetant au chômage leurs employés excédentaires. La virilité, on le voit, est une notion éminemment *relationnelle*, construite devant et pour les autres hommes et contre la féminité, dans une sorte de *peur* du féminin, et d'abord de soi-même.

Ch II L'anamnèse des constantes cachées

Sur les plateaux de télévision, les femmes sont presque toujours cantonnées dans des rôles mineurs, qui sont autant de variantes de la fonction d'« hôtesse », traditionnellement impartie au « sexe faible » ; quand elles ne sont pas flanquées d'un homme, auquel elles servent de faire-valoir, et qui joue souvent, par de plaisanteries et des allusions plus ou moins appuyées, de toutes

les ambiguïtés inscrites dans la relation de « couple », elles ont peine à s'imposer, et à imposer leur parole, et sont reléguées dans un rôle convenu d'« animatrice » ou de « présentatrice ». (... on adresse, en toute bonne foi, à un homme la réponse à la question intelligente qu'elles viennent de poser.

Et il faudrait énumérer tous les cas où les hommes les mieux intentionnés (la violence symbolique, on le sait, n'opère pas dans l'ordre des intentions conscientes) accomplissent des actes discriminatoires, excluant les femmes, sans même se poser de question, des positions d'autorité, réduisant leurs revendications à des caprices, justiciables d'une parole d'apaisement ou d'un tapotement de la joue ou bien, dans une intention d'apparence opposée, les rappelant et les réduisant en quelque sorte à leur féminité, par le fait d'attirer l'attention sur la coiffure ou tel ou tel autre trait corporel, ou d'user de termes d'adresse familiers (le prénom) ou intimes (« ma petite », « chérie », etc) dans une situation « formelle » (avec un médecin devant ses patients.

Après de longues luttes des femmes pour faire reconnaître leurs qualifications, les tâches que les changements technologiques ont radicalement redistribuées entre les hommes et les femmes seront arbitrairement recomposées de manière à appauvrir le travail féminin tout en maintenant décisivement la valeur supérieure du travail masculin.

Comme le montre bien ce témoignage sur les changements de dispositions consécutifs à un changement de sexe (elle) favorise l'apparition d'une « impuissance apprise » : « Plus j'étais traitée comme une femme, plus je devenais femme. Je m'adaptais bon gré mal gré. Si j'étais censée être incapable de faire des marches arrière ou d'ouvrir des bouteilles, je sentais, étrangement, que je devenais incompétente. Si l'on pensait qu'une valise était trop lourde pour moi, inexplicablement, je la jugeais telle, moi aussi ».

Le propre des dominants est d'être en mesure de faire reconnaître leur manière d'être particulière comme universelle.

La domination masculine, qui constitue les femmes en objets symboliques, dont l'être (esse) est un être-perçu (percipi), a pour effet de les placer dans un état permanent d'insécurité corporelle ou, mieux, de dépendance symbolique : elles existent d'abord par et pour le regard des autres, c'est-à-dire en tant qu'*objets* accueillants, attrayants, disponibles. On attend d'elles qu'elles soient « féminines », c'est-à-dire souriantes, sympathiques, attentionnées, soumises, discrètes, retenues voire effacées. Et la prétendue « féminité » n'est souvent pas autre chose qu'une forme de complaisance à l'égard des attentes masculines, réelles ou supposées, notamment en matière d'agrandissement de l'ego. En conséquence, le rapport de dépendance à l'égard des autres (et pas seulement des hommes) tend à devenir constitutif de leur être.

Sans cesse sous le regard des autres, elles sont condamnées à éprouver constamment l'écart entre le corps réel, auquel elles sont enchaînées, et le corps idéal dont elles travaillent sans relâche à se rapprocher.

C'est dans la petite bourgeoisie, qui du fait de sa position dans l'espace social, est spécialement exposée à tous les effets de l'anxiété à l'égard du regard social, que les femmes atteignent la forme extrême de l'aliénation symbolique.

Devant les plaisanteries sexuelles, les femmes n'ont souvent d'autre choix que de s'exclure ou de participer, au moins passivement, pour essayer de s'intégrer, mais en s'exposant alors à ne plus pouvoir protester si elles sont victimes de sexisme ou du harcèlement sexuel.

Pour comprendre la « dimension masochiste » du désir féminin, c'est-à-dire cette sorte d'« érotisation des relations sociales de domination » qui fait que, comme le dit encore Sandra Lee Bartky, « pour beaucoup de femmes, un statut dominant chez les hommes est excitant », il faut faire l'hypothèse que les femmes demandent aux hommes (et aussi, mais secondairement aux institutions du « complexe mode-beauté ») de leur offrir des subterfuges pour réduire leur « sentiment de déficience corporelle ». Or, on peut supposer que le regard des puissants, qui fait autorité, notamment sur les autres hommes, est particulièrement apte à remplir cette fonction de réassurance.

La structure impose ses contraintes aux deux termes de la relation de domination, donc aux dominants eux-mêmes, qui peuvent en bénéficier tout en étant, selon le mot de Marx, « dominés par leur domination ».

Ch III Permanences et changement

Il fallait toute l'acuité de Virginia Woolf et l'infini raffinement de son écriture pour pousser l'analyse jusqu'aux effets les mieux cachés d'une forme de domination qui est inscrite dans tout l'ordre social et opère dans l'obscurité des corps, à la fois enjeux et principes de son efficacité.

Etonnant constat en effet que celui de l'extraordinaire autonomie des structures sexuelles par rapport aux structures économiques, des modes de reproduction par rapport aux modes de production : le même système de schèmes classificatoires se retrouve, pour l'essentiel, par-delà les siècles et les différences économiques et sociales, aux deux extrêmes de l'espace des possibles anthropologiques, chez les paysans montagnards de Kabylie et chez les grands bourgeois anglais de Bloomsbury.

La subordination de la femme (peut) s'exprimer dans sa mise au travail, comme dans la plupart des sociétés préindustrielles, ou à l'inverse dans son exclusion du travail, comme ce fut le cas après la révolution industrielle, avec la séparation du travail et de la maison, le déclin du poids économique des femmes de la bourgeoisie, désormais vouées par la pruderie victorienne au culte de la chasteté et des arts domestiques, aquarelle et piano, au aussi, au moins dans les pays de tradition catholique, à la pratique religieuse, de plus en plus exclusivement féminine.

L'Eglise, habitée par l'antiféminisme profond d'un clergé prompt à condamner tous les manquements féminins à la décence, notamment en matière de vêtement, et reproducteur attiré d'une vision pessimiste des femmes et de la féminité, elle inculque (ou inculquait) explicitement une morale familiariste, entièrement dominée par les valeurs patriarcales, avec notamment le dogme de l'infériorité foncière des femmes. Elle agit, en outre, de manière plus indirecte, sur les structures historiques de l'inconscient, à travers notamment la symbolique des textes sacrés, de la liturgie et même de l'espace et du temps religieux.

Le changement majeur est sans doute que la domination masculine ne s'impose plus avec l'évidence de ce qui va de soi. En raison notamment de l'immense travail critique du mouvement féministe qui, au moins dans certaines régions de l'espace social, a réussi à rompre le cercle de l'enfermement généralisé, elle apparaît désormais, en beaucoup d'occasions, comme quelque chose qu'il faut défendre ou justifier, quelque chose dont il faut se défendre ou se justifier. La mise en question des évidences va de pair avec les profondes transformations qu'a connues la condition féminine, surtout dans les catégories sociales les plus favorisées : c'est, par exemple, l'accroissement de l'accès à l'enseignement secondaire et supérieur et au travail salarié et, par là, à la sphère publique ; c'est aussi la prise de distance à l'égard des tâches domestiques et des fonctions de reproduction (liée aux progrès et à l'usage généralisé des techniques contraceptives et à la réduction de la taille des familles), avec notamment le retardement de l'âge au moment du mariage et de la procréation, le raccourcissement de l'interruption de l'activité professionnelle lors de la naissance d'un enfant, et aussi l'élévation des taux de divorce et l'abaissement des taux de mariage.

On observe (...) un fort accroissement de la représentation des femmes dans les professions intellectuelles ou l'administration et dans les différentes formes de vente de services symboliques –journalisme, télévision, cinéma, radio, relations publiques, publicité, décoration-, et aussi une intensification de leur participation aux professions proches de la définition traditionnelle des activités féminines (enseignement, assistance sociale, activités paramédicales). Cela dit, les diplômées ont trouvé leur principal débouché dans les professions intermédiaires moyennes (cadres administratifs moyens, techniciens, membres du personnel médical et social, etc), mais elles restent pratiquement exclues des postes d'autorité et de responsabilité, notamment dans l'économie, les finances et la politique.

Plus nombreuses que les garçons à obtenir le baccalauréat et à faire des études universitaires, les filles sont beaucoup moins représentées dans les sections cotées, leur représentation restant très inférieure dans les sections scientifiques alors qu'elle va croissant dans les sections littéraires. De même, dans les lycées professionnels, elles restent vouées aux spécialités traditionnellement considérées comme « féminines » et peu qualifiées (celle d'employé de collectivité ou de commerce, le secrétariat et les professions de santé), certaines spécialités (mécanique, électricité, électronique) étant pratiquement réservées aux garçons. Même permanence des inégalités dans les classes préparatoires aux grandes écoles scientifiques et dans ces écoles mêmes. Dans les facultés de médecine, la part des femmes décroît quand on s'élève dans la hiérarchie des spécialités, dont certaines, comme la chirurgie, leur sont pratiquement interdites, tandis que d'autres, comme la pédiatrie ou la gynécologie, leur sont en fait réservées. Comme on le voit, la structure se perpétue dans des couples d'oppositions homologues des divisions traditionnelles, telle l'opposition entre les grandes écoles et les facultés ou, à l'intérieur de celles-ci, entre les facultés de droit et les facultés de lettres ou, à l'intérieur de ces dernières, entra la philosophie ou la sociologie et la psychologie et l'histoire de l'art. Et l'on sait que le même principe de division s'applique encore, au sein de chaque discipline, assignant aux hommes le plus noble, le plus synthétique, le plus théorique, et aux femmes, le plus analytique, le plus pratique, le moins prestigieux.

La meilleure attestation des incertitudes du statut qui est accordé aux femmes sur le marché du travail est sans doute le fait qu'elles sont toujours moins payées que les hommes, toutes choses étant égales par ailleurs, qu'elles obtiennent des postes moins élevés pour les

mêmes diplômes, et surtout qu'elles sont plus touchées, proportionnellement, par le chômage et la précarité de l'emploi, et plus volontiers reléguées dans des postes à temps partiel –ce qui a entre autres pour effet de les exclure à peu près infailliblement des jeux de pouvoir et des perspectives de carrière.

(...) Quelle que soit leur position dans l'espace social, les femmes ont en commun d'être *séparées des hommes par un coefficient symbolique négatif* qui, comme la couleur de la peau pour les Noirs ou tout autre signe d'appartenance à un groupe stigmatisé, affecte négativement tout ce qu'elles sont et ce qu'elles font, et qui est principe d'un ensemble systématique de différences homologues : il y a quelque chose de commun, malgré l'immensité de l'écart, entre la femme PDG qui, pour avoir la force d'affronter la tension liée à l'exercice du pouvoir sur des hommes –ou au milieu d'hommes-, doit se faire passer chaque matin et la femme OS de la métallurgie qui doit chercher dans la solidarité avec les « copines » un réconfort contre les épreuves liées au travail en milieu masculin, comme le harcèlement sexuel ou, tout simplement, les dégradations de l'image et de l'estime de soi infligées par la laideur et la saleté imposées par les conditions de travail.

Bref, à travers l'expérience d'un ordre social « sexuellement » ordonné et les rappels à l'ordre explicites qui leur sont adressés par leurs parents, leurs professeurs ou leurs condisciples, eux-mêmes dotés de principes de vision acquis dans des expériences semblables du monde, les filles incorporent, sous forme de schèmes de perception et d'appréciation difficilement accessibles à la conscience, les principes de la vision dominante qui les portent à trouver normal, ou même naturel, l'ordre social tel qu'il est et à devancer en quelque sorte leur destin, refusant les filières ou les carrières d'où elles sont en tout cas exclues, s'empressant vers celles auxquelles elles sont en tout cas destinées.

Le fait que le travail domestique de la femme n'a pas d'équivalent en argent contribue (en effet) à le dévaluer, à ses yeux mêmes, comme si ce temps sans valeur marchande était sans importance et pouvait être donné sans contrepartie, et sans limites, d'abord aux membres de la famille, et surtout aux enfants (on a ainsi observé que le temps maternel peut plus facilement être interrompu), mais aussi à l'extérieur, pour des tâches bénévoles, à l'Eglise, dans des institutions charitables ou, de plus en plus, dans des associations ou des partis. Souvent cantonnées dans des activités non rémunérées et peu portées de ce fait à penser en termes d'équivalence du travail en argent, les femmes sont, beaucoup plus souvent que les hommes, disposées au bénévolat, religieux ou caritatif notamment.

La vérité des rapports structuraux de domination sexuelle se laisse vraiment entrevoir dès que l'on observe par exemple que les femmes parvenues à de très hauts postes (cadre, directeur de ministère, etc) doivent « payer » en quelque sorte cette réussite professionnelle d'une moindre « réussite » dans l'ordre domestique (divorce, mariage tardif, célibat, difficultés ou échecs avec les enfants, etc) et dans l'économie des biens symboliques ou, l'inverse, que la réussite de l'entreprise domestique a souvent pour contrepartie un renoncement partiel ou total à la grande réussite professionnelle (à travers notamment l'acceptation d'« avantages » qui ne sont pas si facilement accordés aux femmes que parce qu'ils les mettent hors de la course au pouvoir : mi-temps ou quatre-cinquièmes).

L'amour est-il une exception, la seule, mais de première grandeur, à la loi de la domination masculine, une mise en suspens de la violence symbolique, ou la forme suprême, parce que la plus subtile, la plus invisible, de cette violence ?

(...) L'emprise mystérieuse de l'amour peut aussi s'exercer sur les hommes. Les forces que l'on soupçonne d'agir dans l'obscurité et le secret des relations intimes (« sur l'oreiller ») et de tenir les hommes par la magie des attachements de la passion, leur faisant oublier les obligations liées à leur dignité sociale, déterminent un renversement du rapport de domination qui, rupture fatale de l'ordre ordinaire, normal, naturel, est condamné comme un manquement contre nature, bien fait pour renforcer la mythologie androcentrique.

Mais c'est rester dans la perspective de la lutte, ou de la guerre. Et exclure la possibilité même de la mise en suspens de la force et des rapports de force qui semble constitutive de l'expérience de l'amour ou de l'amitié. Or, dans cette sorte de trêve miraculeuse où la domination semble dominée ou, mieux, annulée, et la violence virile apaisée (les femmes, on l'a maintes fois établi, civilisent en dépouillant les rapports sociaux de leur grossièreté et de leur brutalité), c'en est fini de la vision masculine, toujours cynégétique ou guerrière, des rapports entre les sexes ; fini du même coup des stratégies de domination qui visent à attacher, à enchaîner, à soumettre, à abaisser ou à asservir en suscitant des inquiétudes, des incertitudes, des attentes, de frustrations, des blessures, des humiliations, réintroduisant ainsi la dissymétrie d'un échange inégal.

C'est seulement par un travail de tous les instants, sans cesse recommencé, que peut être arrachée aux eaux froides du calcul, de la violence et de l'intérêt « l'île enchantée » de l'amour, ce monde clos et parfaitement autarcique qui est le lieu d'une série continue de miracles : celui de la non-violence, que rend possible l'instauration de relations fondées sur la pleine *réciprocité* et autorisant l'abandon et la remise de soi ; celui de la reconnaissance mutuelle, qui permet, comme dit Sartre, de se sentir « justifié d'exister », assumé, jusque dans ses particularités les plus contingentes ou les plus négatives, dans et par une sorte d'absolutisation de l'arbitraire d'une rencontre (« parce que c'était lui, parce que c'était moi ») ; celui du *désintéressement* qui rend possibles des relations désinstrumentalisées, fondées sur le bonheur de donner du bonheur, de trouver dans l'émerveillement de l'autre, devant l'émerveillement qu'il suscite, des raisons inépuisables de s'émerveiller. Autant de traits portés à leur plus haute puissance, de *économie des échanges symboliques*, dont la forme suprême est le don de soi, et de son corps, objet sacré, exclu de la circulation marchande, et qui, parce qu'ils supposent et produisent des relations durables et non instrumentales, s'opposent diamétralement, comme l'a démontré David Schneider, aux échanges du marché du travail, transactions temporaires et strictement instrumentales entre des agents quelconques, c'est-à-dire indifférents et interchangeable – dont l'amour vénal ou mercenaire, véritable contradiction dans les termes, représente la limite universellement reconnue comme sacrilège.

L'amour « pur », cet art pour l'art de l'amour, est une invention historique relativement récente, comme l'art pour l'art, amour pur de l'art avec qui il a partie liée, historiquement et structurellement. Il ne se rencontre sans doute que très rarement sous la forme la plus accomplie et, limite presque jamais atteinte – on parle alors d'« amour fou » – il est intrinsèquement fragile, parce qu'il est toujours associé à des exigences excessives, des « folies » (n'est-ce pas parce qu'on y investit tant que le « mariage d'amour » s'est révélé si fortement exposé au divorce ?) et sans cesse menacé par la crise que suscite le retour au calcul égoïste ou le simple effet de la

routinisation. Mais il existe assez, surtout chez les femmes, pour être institué en norme, ou en idéal pratique, digne d'être poursuivi pour lui-même et pour les expériences d'exception qu'il procure. L'aura de mystère dont il est entouré, notamment dans la tradition littéraire, peu se comprendre aisément *d'un point de vue strictement anthropologique* : fondée sur la mise en suspens de la lutte pour le pouvoir symbolique que suscitent la quête de la reconnaissance mutuelle par laquelle chacun se reconnaît dans un autre qu'il reconnaît comme un autre lui-même et qui le reconnaît aussi comme tel, peut conduire, dans sa parfaite réflexivité, au-delà de l'alternative de l'égoïsme et de l'altruisme et même de la distinction du sujet et de l'objet, jusqu'à l'état de fusion et de communion, souvent évoqué dans des métaphores proches de celles de la mystique, où deux êtres peuvent « se perdre l'un dans l'autre » sans se perdre. S'arrachant à l'instabilité et à l'insécurité caractéristiques de la dialectique de l'honneur qui, bien que fondée sur une postulation d'égalité, est toujours exposée à l'emballlement dominateur de la surenchère, le sujet amoureux ne peut obtenir la reconnaissance que d'un autre sujet, mais qui abdique, comme lui-même, l'intention de dominer. Il remet librement sa liberté à un maître qui lui remet lui-même la sienne, coïncidant avec lui dans un acte de libre aliénation indéfiniment affirmé (à travers la répétition sans redondance du « je t'aime »).